

Dr. Michael Harbin, Justice sociale pour les marginaux sociaux dans l'ancien Israël, partie 4, dispositions relatives aux veuves, aux orphelins et aux résidents étrangers [WORA]

© 2024 Michael Harbin et Ted Hildebrandt

Je suis le Dr Michael Harbin dans son enseignement sur la justice sociale pour les marginaux sociaux dans l'ancien Israël. Il s'agit de la partie 4 : Dispositions relatives aux veuves, aux orphelins et aux résidents étrangers.

Shalom, je suis Michael Harbin de l'Université Taylor et nous menons une étude sur la justice sociale et les marginaux sociaux dans l'ancien Israël.

Aujourd'hui, nous allons examiner la dernière partie, la quatrième de quatre, et nous allons parler des veuves, des orphelins et des résidents étrangers, ainsi que des dispositions qui leur sont accordées. Jusqu'à présent, nous avons examiné la structure globale du tissu social de la nation d'Israël après le don de la Torah de Dieu au mont Sinaï. Au cours de ce processus, nous avons noté comment ils se sont installés dans des villages entourés de bases agricoles, une base de la communauté, et nous avons discuté de la manière dont cette disposition a pu affecter un certain nombre d'aspects de leur société en ce qui concerne le travail, les relations familiales et les normes sociales.

Nous définissons ensuite le concept de justice sociale comme un équilibre, concluant qu'il s'agit d'un équilibre entre deux choses : deux questions. Est-ce que je porte ma juste part, les fardeaux, les directives prescriptives, et est-ce que je reçois ma juste part, les avantages, qui sont des directives rédemptrices ? Et les deux sont attendus. Nous avons ensuite examiné la nature de la famille élargie, en y recherchant un modèle global de société en termes de relations.

Nous avons examiné la situation globale de la nation d'Israël et nous avons observé que le tissu social est une structure dynamique qui nécessite des réparations régulières pour conserver sa solidité. Nous avons noté que la mort, en particulier, pouvait laisser certains individus isolés, sans communauté de soutien. Ce faisant, nous avons noté que le texte aborde spécifiquement trois catégories : les veuves, les orphelins, les orphelins de père et les résidents étrangers, que nous avons collectivement désignés par le terme WORA.

À ce stade, nous souhaitons examiner les dispositions spécifiques que Dieu a prévues pour aider ces personnes. Nous avons suggéré que les WORA avaient en commun le

manque de ressources agricoles dans une culture où la plupart des gens dépendaient directement de ces ressources. Sans ces ressources agricoles, la WORA avait besoin de dispositions spéciales en matière de justice sociale.

L'Ancien Testament, qui comprend un certain nombre de dispositions relatives à la justice sociale, révèle en réalité quatre programmes spécifiquement destinés à ce groupe. Le premier est le mariage lévirat, le deuxième le glanage, le troisième les dîmes et les dîmes de la troisième année, et le quatrième le ramassage de l'année sabbatique. Nous allons maintenant examiner ces quatre programmes dans l'ordre.

Le mariage lévirat. Nous avons déjà mentionné que le premier programme de justice sociale était le mariage Leverett. Cependant, le mariage lévirat s'appliquait uniquement aux veuves.

Apparemment, il s'agissait plus particulièrement de veuves encore en âge de procréer. L'idée était qu'un parent épouse la veuve avec l'intention précise d'avoir une progéniture, qui prendrait ensuite soin de la veuve dans sa vieillesse. Il semblerait donc que si elle avait déjà des enfants, il était probable qu'un mariage Leverett n'ait pas eu lieu.

Puisque le terme orpheline désigne en réalité l'absence de père, il semblerait que la veuve vivait avec ses enfants et bénéficiait d'autres avantages. Nous trouvons plusieurs exemples de veuves avec des enfants dans l'Ancien Testament. Par exemple, Hiram de Tyr était l'un des principaux ouvriers de Salomon lors de la construction du temple.

Il est décrit comme le fils d'une veuve. Le terme utilisé ici est une femme veuve. Il s'agit d'un adulte ; Hiram est un adulte qui est devenu un habile ouvrier du bronze.

On ne sait pas où il a appris son art, mais il semble qu'il ait soutenu sa mère, comme l'indique la déclaration selon laquelle il était le fils d'une veuve. Dans 2 Samuel 14, une femme de Tekoa fut amenée pour affronter David. Son histoire était qu'elle avait deux fils.

Son mari était mort et ses deux fils travaillaient aux champs. Ils se sont disputés. L'un d'eux a tué son frère et a donc été condamné à mort, car il s'agissait d'un meurtre. On ne sait pas s'il s'agissait d'une situation réelle ou hypothétique.

Mais même si c'était une hypothèse, David l'a acceptée comme plausible et a rendu un jugement. Cela suggère qu'une situation analogue existait dans le pays à l'époque. La femme craignait que toute la famille élargie soit sortie et se soit soulevée contre elle, exigeant justice, c'est-à-dire une compensation pour le défunt en tuant l'autre frère.

Elle craignait de perdre son héritier, celui qui la soutiendrait dans sa vieillesse. Le troisième exemple se trouve dans 1 Rois 17, où Dieu dit à Élie de se rendre à Sarepta, où il connaît une sécheresse et une famine. Il y avait là une veuve.

On l'appelle une femme veuve. Lorsqu'il arriva sur place, il la trouva en train de ramasser des branches pour faire un feu afin de cuire sa dernière farine en pain et qu'elle et son fils en mangeraient avant de mourir. On ne sait pas si le fils était trop jeune pour travailler pour subvenir aux besoins de sa mère ou si elle avait peut-être des terres mais ne pouvait pas les cultiver à cause de la sécheresse.

Quoi qu'il en soit, grâce à la direction de Dieu, son bol de farine et sa cruche d'huile sont restés pleins pendant toute la période de sécheresse. Par la suite, le garçon est tombé malade et est mort, et Dieu, par l'intermédiaire d'Élie, a ressuscité le garçon pour qu'il puisse subvenir aux besoins de sa mère. L'idée de base semble être que si une veuve avait des enfants, on s'attendait à ce qu'elle puisse s'occuper d'eux pendant qu'ils étaient jeunes, mais qu'elle puisse à son tour s'attendre à ce qu'ils prennent soin d'elle dans sa vieillesse.

Le principe de base ici est que la possession des terres familiales serait conservée par le fils aîné, qui, une fois en âge, pourrait travailler la terre et subvenir aux besoins de sa mère. Le principe sous-jacent semble simplement résider dans l'avertissement selon lequel les veuves devaient être prises en charge. Dans cette culture, les enfants étaient la principale source de soutien pour les personnes âgées, comme nous l'avons noté dans la première partie. Cette disposition n'était prévue que si une veuve n'avait pas d'enfants et était encore assez jeune.

Cela ne s'appliquait donc qu'aux veuves sans enfants qui étaient assez jeunes pour en avoir. Autrement dit, la veuve était assez jeune pour avoir des enfants. L'idée était que le frère du défunt épouserait la veuve.

Un peu plus de contexte : Paul fournit quelques commentaires sur ce concept dans 1 Timothée 5, écrivant à Timothée ; il se trouve apparemment à Éphèse, une grande ville grecque. Il propose une interprétation plus urbaine du principe. Il n'aborde pas la question des terres familiales.

Il commence plutôt par une directive catégorique selon laquelle les enfants ou les petits-enfants de la veuve âgée ont la responsabilité première de prendre soin d'elle. Si elle n'a pas d'enfants ou de petits-enfants, l'Église doit alors assumer une partie des obligations de soutien. C'est ce que Paul appelle la liste.

Il ne semble pas aborder les situations où la veuve a un soutien adéquat, mais on peut en déduire que là où il n'y avait pas de besoin, l'Église n'avait aucune obligation de le faire. Aujourd'hui, il semblerait que les mêmes ramifications des principes

fondamentaux s'appliquent toujours. La famille avait la première responsabilité de soutenir les personnes âgées, en particulier les veuves, suivie par l'Église.

Ainsi, si nous examinons le concept de mariage à effet de levier, le fils de ce couple hérite alors du nom et de l'héritage du premier mari de la femme. Il s'agirait donc de la disposition du mariage lévirat, prévue uniquement pour la veuve qui avait des enfants mais pas de mari.

Les trois autres dispositions ne concernaient ni enfants ni mari. Elles semblent convenir aux trois groupes : les veuves de tout âge qui ne se sont pas remariées, les orphelins de père qui vivent probablement avec leur mère veuve et les résidents étrangers sans emploi.

Notre deuxième disposition concerne le glanage. Il s'agit de la disposition principale de la WORA et elle s'applique aux trois groupes. Le glanage est un processus très ancien.

Il s'agit de retourner dans un champ ou un verger après la récolte pour trouver des produits que les cueilleurs avaient oubliés. Bien que cela ne représente qu'une fraction des produits récoltés, cela peut représenter une quantité considérable. Je rappelle que, lorsque j'étais enfant, la classe d'école du dimanche de mes parents dans le sud de l'Indiana allait effectivement glaner dans les champs de maïs après la récolte, même s'ils avaient des cueilleurs mécaniques.

Ils en ramassaient ensuite suffisamment pour les revendre au fermier. Le fermier les payait pour contribuer à financer les cours de l'école du dimanche. Le glanage est donc toujours une pratique courante aujourd'hui.

Bien que la seule illustration de la cueillette que nous ayons dans l'Ancien Testament soit celle de Ruth dans les champs de blé, c'est cette image qui nous vient à l'esprit. L'Ancien Testament donne des indications non seulement pour les céréales, mais pour toutes les autres cultures, mentionnant les vignes, Lévitique 19, les oliviers et Deutéronome 24, indiquant qu'une personne qui cueille aurait de multiples occasions au cours de la récolte, en supposant qu'il y ait des agriculteurs qui suivent les directives bibliques. Le principe sous-jacent semble être que l'agriculteur a planifié une marge intentionnelle en termes de production.

Bien que difficile à mettre en œuvre dans n'importe quelle culture, Israël est généralement considéré comme une culture de subsistance, ce qui signifie que l'agriculteur peinait à récolter suffisamment pour nourrir une famille pendant un an. Cependant, Oded Borowski soutient dans son livre, *Agriculture in Iron Age Israel*, que diverses innovations au cours de l'âge du fer, citation, ont entraîné un large excédent de denrées alimentaires, citation. D'un point de vue biblique, le principe sous-jacent était que si le peuple faisait preuve de confiance en Dieu, il fournirait le surplus.

Cela peut être illustré par la situation de Boaz, qui est apparemment resté dans le village qu'Élimélech avait quitté à cause de la famine, et qui a apparemment prospéré. Bien que le glanage agricole soit loin d'être une activité courante pour la plupart des gens aujourd'hui, l'idée de développer une marge intentionnelle pour assurer son avenir personnel et partager avec les autres est facilement accessible pour la plupart. Les propriétaires fonciers israélites reçoivent des directives dans Lévitique 19:23 et Deutéronome 24 conçues pour offrir la plus grande opportunité possible aux futurs glaneurs.

En résumé, les voici : lorsque les propriétaires fonciers récoltaient du grain, ils ne devaient pas moissonner jusqu'aux coins. Le grain laissé en réserve était destiné aux glaneurs, c'est-à-dire à la WORA.

Le texte n'indique pas quelle partie du champ devait rester invendue. La Mishna, le commentaire des pratiques de l'Ancien Testament rédigé par la communauté juive primitive à l'époque de Jésus, indique qu'un soixantième de la récolte était considéré comme le minimum. Elle suggère également que la provision dépendait de facteurs tels que la taille du champ, le nombre de pauvres et la générosité du fermier.

Deuxièmement, si un moissonneur laissait tomber une gerbe, il devait la laisser derrière lui. Dans ce cas, les produits auraient déjà été récoltés et liés ensemble. Le moissonneur a donc cette gerbe de céréales et en ramène probablement une demi-douzaine ou plus jusqu'au lieu de stockage où il les prépare pour le transport ou le battage.

Et le moissonneur en aurait probablement perdu une. Il doit la laisser là. Dans ce cas, la gerbe devait être laissée à terre pour qu'elle puisse être récupérée par l'un des glaneurs.

Troisièmement, les cueilleurs n'étaient pas censés revenir en arrière pour chercher les produits qui avaient été oubliés. Comme nous l'avons déjà dit, au-delà des céréales, les oliviers et les vignes sont spécifiquement mentionnés, soulignant que la directive de glanage couvrait toute la récolte et pas seulement les céréales. Dans un olivier, bien que les olives mûrissent généralement en même temps, il y en aura toujours qui mûriront plus tard et qui doivent être laissées sur place.

En repensant à ces champs de maïs, j'ai toujours été étonné. En fait, même aujourd'hui, je suis étonné du nombre d'années de maïs que l'on peut voir sur le sol si l'on se promène dans un champ de maïs entièrement récolté où tout est couché. Dans le cas des vignes, l'avertissement était que si des grappes de raisin manquaient, ou peut-être qu'elles n'étaient tout simplement pas encore mûres, il fallait les laisser. Dans le cas des olives, les cueilleurs utilisaient des bâtons pour faire tomber les olives mûres, et il y en avait qui ne tombaient pas, et il fallait les laisser. Ensuite, le glaneur

pouvait passer et les cueillir.

Quatrièmement, étant donné l'étendue des produits mentionnés, il semble clair que la directive sur le glanage couvrait toute la récolte.

Ce que je veux dire par là, c'est qu'ils commençaient par les premières céréales à la fin du printemps, en avril-mai, puis passaient au blé, puis aux autres cultures, pour finir par les olives à l'automne. On s'attendait donc à ce qu'un glaneur soit capable de récolter plus que de l'orge, du blé ou des olives, plus que pour les besoins du moment. Le glaneur en aurait suffisamment, même si c'était probablement un peu épars, pour pouvoir en conserver pour la saison morte.

Si tel était le cas, le glaneur aurait alors les mêmes problèmes de conservation des aliments que le fermier. Les produits laissés sur place constituaient une opportunité pour les nécessiteux. Par exemple, Lévitique 19 mentionne qu'ils doivent ramasser les restes pour leur propre usage.

Il est significatif que le glanage ait permis aux Wara de récolter de la nourriture sur des terres qui ne leur appartenaient pas et pour lesquelles ils n'avaient pas participé à l'ensemencement et à l'entretien des cultures. Mais ils devaient fournir le travail nécessaire pour récolter ces produits ainsi que pour les battre, puis les ramener chez eux et les transformer. Étant donné l'étendue des cultures énumérées, il semblerait donc que, d'après l'exemple de Ruth, l'un des Wara ait pu suivre la récolte de l'orge en avril et mai jusqu'à la récolte du raisin et des olives en automne.

Je vois ici deux principes fondamentaux à prendre en compte. Le premier est l'idée d'une marge planifiée. Lorsque vous produisez, prévoyez plus que ce que vous pourriez utiliser.

Il y a deux aspects à cela. Le premier est que chacun doit vivre selon ses moyens. Pour les Israélites, vivre dans une ferme où ils produisaient la plupart de leur nourriture signifiait qu'ils développaient leurs habitudes alimentaires en fonction de ce qu'ils avaient.

En même temps, ils planifiaient les récoltes. Ils devaient prévoir des récoltes suffisantes pour couvrir leurs besoins. Et ils devaient fournir une dîme afin d'incorporer une dîme pour que vous ayez suffisamment cultivé pour donner la dîme et avoir encore de quoi vivre.

Il faudrait aussi qu'ils laissent un peu de terre aux Wara pour qu'ils puissent suivre les moissonneurs. Aujourd'hui, la plupart d'entre nous ne vivons pas dans des communautés agricoles, mais nous pouvons néanmoins instaurer une pratique similaire. Il faudrait peut-être réfléchir à ce qu'il faudrait pour assurer un niveau de vie raisonnable à une personne dans notre situation.

Il faut reconnaître ici que nous avons tous tendance à surestimer nos besoins. Nous avons tendance à confondre nos désirs avec nos besoins. Nous devons ajouter suffisamment d'argent pour payer la dîme de nos revenus et avoir encore suffisamment de quoi vivre.

Et puis, nous avons besoin d'un peu plus pour ceux qui sont dans le besoin. Après avoir comparé cela à nos revenus, nous devons faire des choix. Nous devons peut-être associer certains de ces besoins que nous avons, ou bien il faudra peut-être explorer, grâce à la direction de Dieu, des moyens d'augmenter nos revenus.

Pour l'agriculteur, il peut être nécessaire d'agrandir ce qu'il a planté. Il peut être nécessaire d'embaucher un autre travailleur. Le fait est que nous, les directeurs, semblons avoir besoin d'une préparation pour pouvoir donner.

Voyons voir. Nous avons déjà abordé ce sujet. Nous devons travailler sur la dîme.

Appliqué à tous les Israélites, ils étaient tenus de payer la dîme de tous leurs produits. Par définition, cela signifie qu'ils devaient rendre à Dieu un dixième de leur récolte. Cela devient un peu délicat.

La déclaration initiale de l'obligation de déclarer la dîme dans Lévitique 27 stipulait que la dîme appartenait à l'Éternel. Mais dans Nombres 18, lorsque cela est clarifié et amplifié, il apparaît que les Lévites représentaient l'Éternel dans ce cas comme une partie de leur héritage national. Le texte dit que la dîme est pour les Lévites.

Nombres 18 indique que les Lévites devaient recevoir trois fois la dîme en héritage. Cela expliquerait pourquoi il y avait 48 villes lévétiques disséminées dans tout le pays. Cela expliquerait pourquoi ces villes étaient essentiellement des entrepôts pour les Lévites.

Cependant, selon Lévitique 18, une dîme de la part qui était donnée aux Lévites devait être donnée en offrande à l'Éternel. Il semblerait que ce soit cette portion qui serait mangée en présence de Dieu, bien qu'une option ait été donnée de la semer et d'acheter des remplacements dans les endroits où Dieu choisit d'établir Son nom. Étant donné la quantité de matériel, une dîme collective complète de la nation entière, la quantité qui serait incluse, J.A. Thompson a probablement raison lorsqu'il suggère qu'une partie représentative serait apportée au sanctuaire central pour une fête et le reste entreposé dans les villes locales.

Si tel est le cas, tout ce qui dépasse le repas de fête doit être donné aux Lévites. Ils le déposent dans la ville de Dieu. Ainsi, la dîme de la récolte est donnée à Dieu, le prêtre sert de représentant de Dieu, une partie est mangée devant Dieu, puis le reste est stocké dans 48 villes lévétiques.

Cependant, tous les trois ans, la situation est différente. Au lieu de célébrer la fête devant Dieu et de donner le reste aux Lévites, on devait le stocker dans les villes locales, Deutéronome 14. La nature de cette dîme de la troisième année n'est pas claire, mais elle semble fournir des produits pour les WORA ainsi que pour les Lévites.

Là encore, il semblerait que ces biens soient stockés dans chaque ville locale. En fait, il semblerait que ces biens devaient être disponibles en fonction des besoins des WORA de cette région ainsi que des Lévites. D'après ce que j'ai compris, il s'agit probablement d'une solution à court terme, destinée à les sortir d'une situation difficile.

Le texte précise que la dîme était considérée comme le grain provenant de l'aire de battage ou comme le produit entier provenant de la cuve de la vigne. Cela suggère que le produit était traité avant d'être donné et qu'il était donc prêt à être stocké et donc à être utilisé. Bien que cela ne soit pas développé, cela explique pourquoi la dîme était donnée tous les trois ans.

Il s'agissait d'un centre d'assistance pour les veuves, les étrangers et les orphelins. Et c'est très intéressant, dit le texte, pour l'étranger, l'orphelin et la veuve qui sont dans votre ville. C'est donc une directive aux Lévites.

Contrairement à l'apprentissage, il ne semble pas y avoir d'obligation pour le bénéficiaire de travailler pour ce qui lui est donné. Ainsi, la distribution de la dîme de la troisième année semble plutôt minime, peut-être une solution de transition à court terme pour couvrir un besoin temporaire. Le glanage déjà mentionné pourrait alors servir à une période plus longue, remplissant peut-être le même but que le stockage de nourriture dans un ménage ordinaire.

Si tel est le cas, il s'agit d'un aspect de la justice sociale qui a tendance à se perdre dans le débat. Le principe ici est très simple. Dieu attendait de Son peuple en Israël qu'il lui rende un dixième, c'est-à-dire une dîme.

Pour les Israélites, cela signifiait qu'une partie des produits qu'ils cultivaient était donnée aux Lévites, qui l'utilisaient apparemment pour eux-mêmes en tant qu'enseignants et guides d'Israël, ainsi que pour la WORA en fonction des besoins. Il est intéressant de noter que le Nouveau Testament ne donne aucune directive à l'Église à ce sujet. Cela peut signifier qu'on a estimé que l'enseignement de l'Ancien Testament était suffisamment clair pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en dire plus.

Une autre opinion est que le don doit être basé sur la direction de Dieu. Quoi qu'il en soit, le principe selon lequel une partie de ce que nous gagnons doit être donnée aux représentants de Dieu de manière appropriée pour soutenir ceux qui ont grandi dans

l'œuvre de Dieu et pour soutenir ceux qui sont dans le besoin semble sous-tendre tout ce principe. Notre quatrième point est la collecte de l'année sabbatique.

La situation est plus complexe. Tout d'abord, l'année du sabbat était la septième année. Au cours de cette septième année, les Israélites ne devaient ni planter, ni entretenir, ni récolter.

Comme je le développe dans mon prochain commentaire sur le Lévitique, il semble qu'ils étaient tenus d'effectuer d'autres travaux autour de la ferme, mais la terre et la clé, dit le texte, c'est que la terre devait se reposer. Les détails de l'année du sabbat sont difficiles à suivre. Ils sont très controversés.

Il y a trois questions principales qui sont liées. Premièrement, par définition et selon les directives explicites données dans Lévitique 25, l'année sabbatique était tous les sept ans. Il s'agit d'un cycle de six ans en un.

Six années de culture, une année de repos pour la terre. Deuxièmement, le but de l'année sabbatique était-il de laisser la terre se reposer ou de subvenir aux besoins des pauvres ? Je dirais que le texte suggère que c'était pour laisser la terre se reposer. Cependant, nous verrons que les pauvres ont maintenant la possibilité de faire quelque chose qu'ils ne pourraient pas faire pendant une année normale.

Troisièmement, en lien avec la deuxième question, les Israélites pouvaient-ils manger des produits de la récolte volontaire de l'année sabbatique ? Lévitique 25 semble dire non. Permettez-moi de reformuler cela. Lévitique 25, versets 4 et 5, semble dire non, mais les versets 6 et 7 semblent dire oui.

En ce qui concerne le cycle simple de sixième et septième années, diverses alternatives ont été proposées, car il semble très peu probable dans l'esprit de la plupart d'entre nous que nous puissions nous reposer une année entière sans avoir aucun revenu. La proposition ici est que chaque agriculteur individuel laisse une partie, un septième de sa terre, ou une proposition est que chaque agriculteur individuel laisse un septième de sa terre en jachère chaque année. Ainsi, il diviserait sa terre en sept parties et utiliserait six sections différentes chaque année.

Une autre approche consiste à considérer que le concept n'était en réalité qu'un idéal qui n'a jamais été mis en pratique. C'est probablement vrai, mais je ne pense pas que ce soit l'objectif visé. Une troisième approche consiste à faire tourner les agriculteurs chaque année de manière à ce que seule la terre d'un agriculteur donné soit en jachère pendant une période donnée, et que les autres agriculteurs participent à la mise en jachère de cet agriculteur.

L'argument clé contre le sabbat universel de la septième année est probablement l'idée pratique. Un agriculteur d'un village pourrait-il passer deux ans sur la récolte

d'une année ? Comme le dit une chose, deux autres facteurs doivent être pris en considération. Tout d'abord, les instructions concernant l'année sabbatique dans le passage de l'Exode sont immédiatement suivies des instructions concernant le jour du sabbat pour les sixième et septième jours.

Cela suggère une corrélation dans l'esprit de l'auteur. Six jours de travail, un jour de repos. Six ans de travail, un an de repos.

Deuxièmement, 2 Chroniques 36 affirme que le non-respect de l'année sabbatique a été une cause de l'exil, du moins en termes de durée. Certes, la compréhension traditionnelle est difficile et peu pratique, mais c'est là que semble se situer le problème. Le texte avertit le peuple de ne pas avoir d'appréhension la septième année, car Dieu fournira des provisions suffisantes la sixième année pour les aider à survivre jusqu'à la récolte de la huitième année.

En d'autres termes, les gens recevront un supplément à l'avance. Cela pourrait servir à réduire l'appréhension ou l'anticipation de ne pas semer pendant l'année du sabbat. Par conséquent, s'ils n'observaient pas l'année du sabbat, ce n'était pas seulement un manque de foi, mais un défi général, un défi ouvert à Dieu.

Ainsi, il semblerait probable que Kuichi ait raison lorsqu'il affirme que l'année sabbatique doit être, je cite, universelle et simultanée, s'étendant à tous les champs tous les sept ans, fin de citation. En ce qui concerne les questions deux et trois que nous avons examinées ici, voyons. Le but principal de l'année sabbatique semble être de donner du repos à la terre.

Cela aurait automatiquement donné du repos au fermier et à ses animaux puisqu'ils n'étaient pas censés labourer pour semer ou moissonner. Un problème majeur dans la compréhension de l'année du sabbat comme étant principalement destinée aux nécessiteux est qu'elle n'était qu'une année sur sept, bien qu'Exode 23 suggère que tout produit volontaire pouvait être cueilli et mangé. Lévitique 25.6 permet également au fermier de participer.

Il semble donc que Gordon Wenham ait raison lorsque l'organisation est, lorsque la clé est organisée, la récolte est interdite. Ainsi, le conflit apparent entre Lévitique 25:5 et 25:6 et 7, pourrait être résolu en notant que le principe de base de la septième année n'était pas de continuer comme d'habitude. Plus précisément, pendant l'année du sabbat, la terre se reposait.

Tout le monde devait avoir une confiance égale dans la providence de Dieu, ce qui signifie que le propriétaire de la ferme et la WORA étaient sur un pied d'égalité. L'année sabbatique, comme le jour du sabbat, servait à rappeler au peuple que Dieu était le créateur et leur pourvoyeur. Elle servait à rappeler au peuple que lui, le

propriétaire foncier, savait que la terre appartenait à Dieu et qu'ils la lui rendaient au cours de l'année sabbatique.

Il était prévu qu'ils étaient autorisés à se promener et que si des cultures spontanées poussaient, ils pourraient les récolter. En évaluant les dispositions de la WORA, il semblerait que les deux concepts clés mentionnés dans la première partie de l'étude, qui étaient ancrés dans la structure sociale et constituaient leur fondement, leur aient donné beaucoup plus de force. Mais il en existe un troisième qui émerge de la structure religieuse commune de la tradition.

Bon, où en sommes-nous ? Comme nous l'avons vu dans la première partie, la nation embryonnaire d'Israël a émergé d'Égypte avec une structure sociale basée sur 13 tribus descendantes des 12 fils de Jacob. Lorsque l'Exode a eu lieu 400 ans plus tard, cette structure familiale était encore pratiquement intacte. Bien qu'il y ait quelques ramifications.

Bien qu'une société mixte soit sortie d'Égypte, au moment de la conquête, les groupes ethniques marginaux avaient apparemment été largement absorbés par les unités tribales existantes. Nous avons cité Caleb comme exemple clé. Bien que cela ne soit pas aussi clair, il semblerait qu'un processus similaire se soit produit par la suite avec les tribus indigènes qui n'ont pas été éradiquées pendant la conquête.

Par exemple, grâce à la tromperie, les Gabaonites ont préservé leur existence et sont devenus des serviteurs de la nation, servant sur l'autel de Dieu. Sous David, Ismaël, le Gabaonite, était un chef réputé. Plus tard, Mélithia, le Gabaonite, est connu pour avoir aidé Néhémie à reconstruire la muraille après l'exil.

Il semble donc qu'Israël ait été disposé à permettre l'assimilation, comme l'a montré Ruth. Cependant, en ce qui concerne l'assimilation, ainsi que la justice sociale, ce sont les unités les plus petites de la hiérarchie sociale qui seraient importantes. On ne sait pas très bien ce qui différencie les deux groupes.

Josué 15, 19 semble montrer une division de base par clan, qui semblerait inclure les familles élargies. Cela suggère que la colonisation a essentiellement placé des groupes de parenté dans des lieux donnés, tels que la ville et les villages. Bien que cette structure de parenté sous-tende clairement la pratique du lévirat et les responsabilités du Goel, il semble probable qu'elle affecte également la pratique de la récolte en termes de localisation, la pratique du glanage et de la récolte en termes de localisation, et les pratiques associées.

Par exemple, quand Boaz donna des instructions généreuses à son intendant concernant le glanage de Ruth, on pourrait être tenté de lier cela à des intérêts romantiques. Mais il se peut qu'il ait été conscient de la responsabilité de Goel puisqu'il connaissait son plus proche parent. Étant donné l'interdépendance de tout

le village, les liens familiaux auraient probablement accru les pressions sociales en termes de conformité et de prévoyance.

Cela semble suggérer que la prise en charge des Wara devait être assurée au niveau local, au niveau du village, où l'on disposait des connaissances nécessaires pour discerner les besoins qu'ils pouvaient avoir. La première partie a également montré comment une ferme individuelle dans un village moderne de Kefr al-Maa était constituée de plusieurs parcelles de terre réparties dans les champs entourant la zone d'habitation. Il semblerait que le fait d'avoir de plus petites parcelles entremêlées dans les terres cultivées favoriserait, osons le dire, la coopération entre les agriculteurs.

Au minimum, étant donné qu'apparemment il n'y avait pas de murs, l'avertissement de ne pas moissonner jusqu'au coin de leur champ aurait amélioré les possibilités de glanage. La dîme de la troisième année est notre troisième concept de base, qui n'est pas abordé dans la première partie. Alors que les Israélites étaient censés payer la dîme chaque année, pendant ces deux années, la dîme était conservée et prélevée par les Lévites dans l'une de leurs 48 villes lévites.

Cette provision devait être conservée localement pour en faciliter l'accès. Cette provision spéciale était collectée par la communauté dans son ensemble, en puisant dans sa récolte globale. Il est très intéressant de noter que cette provision en particulier devait être administrée par les Lévites.

Bien que cela puisse suggérer qu'un système religieux devrait être le cadre autour duquel la justice sociale doit être construite, il faut également noter que lorsqu'il a été mis en place, le système lévitique était le seul système national dont Israël disposait. Ainsi, au cours de la troisième année de la dîme, celle-ci était gérée différemment en ce sens qu'elle était placée dans un entrepôt pour être distribuée à ceux qui avaient des besoins particuliers. Alors que la Torah établit le processus de gouvernance de la nation d'Israël, nous noterons ces trois facteurs qui le soutiennent : les familles élargies intégrées, les parcelles de terre dispersées dans le cadre du champ communautaire et les dîmes de la troisième année.

Une partie essentielle de ces dix commandements propose plusieurs volets de justice sociale. En résumé, tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ce concept est énoncé dans les six derniers des dix commandements, qui régissent les relations humaines. Mais la Torah va plus loin en reconnaissant les faiblesses humaines dans un monde déchu.

Bien que son tissu social ait été conçu pour soutenir tous les membres de la société par le biais de relations, y compris les familles élargies et les communautés interdépendantes, il a également fourni à Israël des moyens par lesquels les tragédies de la vie pouvaient être atténuées. Dans la plupart des cas, ce tissu social

fournit des limites et des protections à toute la société israélite. Mais la Torah accorde une attention particulière aux marginaux de la société qui pourraient avoir des besoins particuliers en fournissant un filet de sécurité spécial aux trois catégories de personnes qui ont historiquement tendance à être maltraitées, comme nous les appelons, les WORA.

Cette étude a exploré la manière dont plusieurs dispositions spéciales ont été prises pour le WORA dans le contexte des normes sociales de la société agricole de la fin du Bronze. Ce faisant, nous avons noté un équilibre dans ses dispositions. Trois dispositions ont été appliquées aux trois groupes.

Deux d'entre elles exigeaient que le bénéficiaire travaille pour pouvoir bénéficier de l'aide. Dans le cas du glanage, il devait se rendre dans le champ et travailler pour récolter les produits. Il en va de même pour le ramassage des récoltes l'année du sabbat.

En même temps, une deuxième observation est que des provisions devaient être constituées pour les besoins urgents à court terme. La dîme de la troisième année semble être un garde-manger de bienfaisance dans la ville locale où la nourriture était stockée pour être distribuée à ceux qui avaient un besoin soudain à court terme. Cette nourriture était distribuée par les Lévites.

Il ne semble pas y avoir d'obligations concernant cette disposition, mais comme il s'agirait de la dîme d'une année sur trois seulement, il semblerait qu'elle ne soit pas destinée à des distributions importantes. Une troisième observation pourrait être qu'une partie importante de la structure de justice sociale nécessiterait une marge intentionnelle de la part de la communauté dans son ensemble. Ou, pour le dire en termes contemporains, vivre au-dessous de ses moyens afin de disposer d'un excédent à partager.

Pour Israël, le fermier devait par exemple semer suffisamment de céréales pour qu'une récolte normale puisse subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et qu'en même temps il en reste suffisamment pour la dîme et pour ceux qui pourraient glaner. Cela contrebalancerait l'exigence selon laquelle le WORA doit fournir l'effort ou la charge pour accumuler le bénéfice. Mais cela prévoyait aussi que Dieu donnerait au fermier un bénéfice en réponse à son effort ou à sa charge.

Quatrième observation : la justice sociale est ancrée au niveau local. Dans le cas d'une veuve ou d'un orphelin, la personne vivait dans le village avant le décès de son mari ou de son père. Il est peu probable que la personne ait quitté le village.

Il est également probable que la famille élargie ait joué un rôle important dans la résolution de la situation. Dans le cas de la dîme de la troisième année, le niveau local était la ville lévitique la plus proche. Tous ces facteurs indiquent que, en

substance, nous voyons des voisins aider leurs voisins, pas seulement quelqu'un qui vit à côté, mais quelqu'un qu'ils connaissent vraiment.

Les dispositions de l'Ancien Testament concernant les menteurs sociaux que nous avons examinées s'inscrivaient dans une structure sociale et un contexte historique particuliers. Plus précisément, elles étaient orientées vers une société agraire extrêmement homogène, très différente de la nôtre. Elles mettaient également l'accent sur l'action communautaire, en grande partie au sein d'une population interdépendante.

Ils s'appuyaient également sur un système religieux unique auquel toute la communauté était censée participer. Néanmoins, en gardant ces dispositions à l'esprit, les principes sous-jacents mentionnés pourraient servir de tremplin à l'élaboration de dispositions contemporaines en matière de justice sociale.

Il s'agit du Dr Michael Harbin dans son enseignement sur la justice sociale pour les marginaux sociaux dans l'ancien Israël. Il s'agit de la partie 4 : Dispositions relatives aux veuves, aux orphelins et aux résidents étrangers.